

## ÉMIGRATION EN AMÉRIQUE : DEUX TÉMOIGNAGES

Ce sont essentiellement les archives de l'administration qui nous renseignent sur les faits et gestes des émigrants. A tous les échelons de la hiérarchie, les fonctionnaires qui entrent en contact avec eux ont laissé des lettres, des rapports dans lesquels ils donnent leur avis sur tous les aspects de l'exode et sur ceux qui y prennent part.

Mais les préfets, sous-préfets, commissaires de police et responsables de la gendarmerie ne sont jamais que des *spectateurs* d'un phénomène qu'ils désapprouvent et qu'ils sont même chargés de combattre.

L'abondance des commentaires officiels contraste avec le mutisme quasi total des *acteurs* de l'émigration. Issus des couches les plus modestes de la population, ceux qui s'expatrient ont rarement la faculté de s'exprimer sur l'aventure qu'ils sont en train de vivre. Le pourraient-ils qu'ils n'en ont ni le désir ni le temps. Avant de partir, la vente de leurs biens, les démarches administratives et les préparatifs de leur voyage sont leurs uniques préoccupations. En route, dans leurs modestes charrettes ou dans les wagons du chemin de fer, puis dans l'entrepont du navire qui les emporte au loin, écrire est tout simplement impossible et les lettres qu'ils expédient, une fois l'océan franchi, sont rares et peu prolixes...

Il reste malheureusement peu de survivants parmi les émigrants pour témoigner. Le récit de leur expérience n'en a que plus de prix. Aussi nous a-t-il paru intéressant de publier l'interview d'une émigrante lorraine revenue au pays natal, ainsi que celle de la fille d'un autre « Américain » - aujourd'hui disparue - encore toute imprégnée, à 85 ans, des souvenirs de l'épopée de l'émigration.

**I - Jeanne Mayeur, née Didelot** (Abreschviller, 18 février 1981)

(Pour la commodité de la lecture, les questions posées n'ont pas été reproduites et les éléments du récit ont été regroupés par thèmes)

### **Le Départ**

Nous sommes partis en Amérique en juillet 1907<sup>(1)</sup>. Nous avons passé 14 ans en Amérique. Nous sommes partis pour la raison que

1) 1907 constitue l'un des sommets de l'émigration. Cette année-là, les États-Unis enregistrent l'arrivée de 1.285.349 immigrants, la plupart originaires d'Autriche-Hongrie, d'Italie et de Russie.

mes parents ne voulaient pas être sous le joug allemand. Il y avait [mes parents], mes deux frères Robert et Armand et moi, la dernière. L'aîné avait 5 ans de plus que moi. J'avais un frère de 1900, moi j'étais de 1902 et l'aîné était de 1895, par là, je ne suis plus très sûre... Mes parents avaient un café à Lafrimbole, le *Cheval Blanc*. On vivait, on ne gagnait pas sa croûte, on ne gagnait pas assez. Alors, mes parents ont décidé de partir en Amérique. Ils savaient où aller; ils étaient recommandés par l'oncle Aubry, de Saint-Quirin. L'oncle Aubry ne faisait rien, il était retraité, certainement. Il connaissait cette miroiterie. Je ne sais pas s'il y a travaillé, il a recommandé mon père et nous étions certains d'avoir du travail en arrivant. Mon père n'avait jamais travaillé dans une miroiterie, mais il a travaillé pendant les 14 ans que nous étions là-bas.

### **Le voyage. New York**

J'avais 4 ans et demi mais je me souviens d'un iceberg qui était presque sur notre route. Le capitaine nous a appelés, a appelé tout le monde pour voir l'iceberg...

Je ne sais pas où nous avons logé pour commencer, je n'en sais rien... On a connu des Lorrains, au bout d'un moment. On se connaissait; ils nous disaient : « Il y a tel et tel qui est venu aussi ». On se voyait, de temps à autre, particulièrement avec des nommés Marchal, un nommé Marchal, de Cirey qui était aussi dans la miroiterie, dans une autre fabrique... Alors là, c'étaient nos meilleurs amis. Il était de Cirey, il était veuf avec un fils. Il s'est remarié avec une Suisse de Porrentruy; elle était très gentille. Le fils s'est marié avec une Italienne.

### **Les Américains**

Les rapports avec les Américains étaient très bons parce qu'ils étaient sympathiques, très sympathiques. Nous étions toujours très bien avec. Et dans un logement où nous avons habité, justement le dernier des logements, avant de prendre le bateau, eh bien, il y avait au-dessus de nous une Irlandaise - une famille irlandaise de 8 enfants -, Madame Moony, et puis, au-dessus de Madame Moony, c'étaient des Allemands, une Madame Brennan. Au-dessus, c'était bizarre, il y avait des Anglais, fabricants de chaussures; nous étions très bien avec, avec tout ce monde-là.

### **La langue**

Moi, personnellement, je n'ai eu aucun problème. Ma mère s'est très bien débrouillée aussi. Peu de temps après [notre arrivée],

elle hachait dans l'anglais, vous savez, mais elle se défendait très bien. Mon père ne sortait pas beaucoup, c'était un homme très calme. C'est ma mère qui faisait toutes les démarches... Chez nous, nous parlions toujours français. Mais quand on se disputait, avec mes deux frères, on se disputait en anglais. Alors ma mère, mon père disaient : « Parlez donc le français, qu'on puisse trancher au moins ! ».

## **Le logement**

Nous avons changé plusieurs fois parce que ça dépendait, on n'était pas toujours très bien logés, alors on cherchait toujours mieux, toujours en appartement. Là où mon frère est mort, dans la 10<sup>e</sup> Avenue, là c'était très bien, 659 Tenth Avenue. La concierge était Madame Hoffmann qui était... oh, nous étions le mieux du monde avec cette femme. Elle avait deux filles qui habitaient la même maison. C'est là que mon frère est mort, à 13 ans... il était somnambule, et il est tombé... Ma mère leur avait donné la permission, avec mon frère aîné, d'aller voir un spectacle, un dimanche soir, et mon frère aîné était tout de même plus âgé que l'autre, alors elle lui dit : « Tu auras soin de ton frère »... Quand ils sont revenus, naturellement tout le monde était couché, on n'a pas entendu et au bout d'un moment, peut-être quelques heures, mon frère entre dans la chambre de ma mère et lui demande si elle n'a pas vu Robert. Ma mère d'un bond s'est levée : « Mais pourquoi ? Vous n'êtes pas rentrés ensemble hier soir ? » « Mais si, maman, nous sommes rentrés »... Son linge était dans sa chambre et puis, elle a vu, elle a regardé, jeté un coup d'œil, la fenêtre était baissée - vous savez, les fenêtres se baissent -, et voilà, il était dans le vide... Nous étions au troisième. Elle a couru chez Madame Hoffmann : « Madame Hoffmann, Robert s'est tué ! » Et voilà. Elle a couru tout de suite de l'autre côté de la rue, Madame Hoffmann, chercher les pompes funèbres, mais on n'a pas pu le relever. Il fallait attendre que la police vienne, pour l'enquête.

## **L'école**

Alors ça, c'est intéressant, l'école. Alors, du fait que nous commençons, nous arrivions à New York, alors ma mère dit : « Il faut mettre les enfants à l'école, quand même ». Surtout pour mon frère aîné et le deuxième. Alors elle les met à l'école « La Miséricorde », l'école des sœurs, qui était française, qu'on puisse apprendre. On ne savait pas l'anglais, on ne pouvait pas aller dans une autre école... Bon, nous voilà partis donc à l'école. On n'y est pas restés longtemps, parce que les sœurs, vous savez, n'étaient pas intéres-

santes, du tout du tout. Oh, moi, j'en ai gardé un souvenir, je ne vous dis que ça ! Un souvenir d'une gifle, qu'une sœur m'a donnée, parce que je ne voulais pas... C'était une sœur qui allait quêter, elle quêétait chez les gros bonnets et puis elle prenait les petites filles, elle prenait les petites filles avec elle, mais elle les habillait avec des vêtements *pauvres*, elle ne mettait pas nos vêtements de chez *nous*, elle nous mettait un *chapeau*, écoutez, et puis un *manteau*, tout ce qu'il y a de *vieux* et de *pauvre*. Elle nous emmenait, et alors moi, naturellement, je ne pouvais pas voir ça. Alors elle m'a donné un bon soufflet et puis il a fallu marcher quand même... Et arrivées chez ce monsieur très riche, puisque c'était une grosse affaire, ce brave homme m'a vue dans un état comme ça, il a dit : « Cette pauvre petite, c'est une *pauvre* petite ! ». Il m'a glissé en partant une bonne pièce de monnaie dans ma main. Oh, j'étais contente ! Je l'ai regardé avec des yeux, je ne vous dis que ça. Arrivée un peu plus loin avec la sœur, elle me dit : « Qu'est-ce qu'on t'a donné ? ». Moi, je tenais ma pièce dans ma main, je ne vous dis que ça. Alors je [la] lui ai montrée, je ne pensais jamais qu'elle allait me la prendre.... Elle me prend ma pièce. « Ah ! non, je dis, c'était la mienne, il me l'a donnée, c'est à moi ! » Elle n'a rien voulu savoir. Oh, alors, je suis rentrée, je l'ai dit à ma mère, c'est ça qui a tout bouleversé. .. Alors, elle nous a sortis de là et nous sommes allés à l'école publique... Dans six semaines, je savais l'anglais; moi, ça a été rapide. Mes frères aussi. On était bien considérés, vous savez, on n'était pas mal vus du tout... Je dépassais les Américaines, je travaillais bien.

## **Le travail**

Mon père ne s'est jamais fait naturaliser américain, ma mère non plus... On a eu du mal pour débiter aussi parce que ça chômait, mon père chômait. Alors il a fallu que ma mère se mette au travail, elle a fait de la broderie, beaucoup, beaucoup de broderie. Elle a travaillé pour des juives... très bien... Ça a duré assez longtemps, mais ma mère n'a pas arrêté la broderie, elle a continué malgré que mon père [re]travaillait. C'était intéressant, je vous assure, elle est tombée dans de très bonnes maisons. On était très estimés. C'est d'ailleurs la dernière maison... elle a travaillé pour des Kahn et pour des Kraskopf, alors c'est monsieur Kraskopf qui lui a parlé de ce monsieur Rothshild, qui était un très bon avocat. « Allez-y de ma part, allez le trouver de ma part et vous lui expliquerez votre cas ». [C'était] pour mon frère qui est mort<sup>(2)</sup>. Donc ma mère est

2) Il s'agissait d'obtenir la pension normalement versée aux parents des militaires tombés à la guerre.

allée trouver monsieur Rothschild et a dit : « Madame, - c'était moi qui servais d'interprète, ma mère ne pouvait pas bien s'exprimer en anglais - nous allons tout essayer; si on ne gagne pas, vous ne payerez rien, et si on gagne, vous ne payerez rien ». Il était charmant !



Jeanne Didelot (au centre) et ses parents sur la tombe de Robert († 1913) et Armand († 1918). Calvary Cemetery, New York, 1918.

## La guerre

Mon frère [aîné] qui est revenu de France en Amérique était militaire américain. Il s'est fait naturaliser américain et il s'est engagé dans l'armée en 1917, il est venu en France faire la guerre... Il était dans l'armée d'occupation en Allemagne, puis [il a été] rapatrié comme malade. Deux mois et demi après son retour à la maison - il avait déjà l'otite -, il a été transporté à l'hôpital, et puis il est mort quinze jours après à New York, au Belle Vue Hospital... Nous allions [chez M. Rothschild] quand il nous faisait appeler... Il y a eu quand même une plaidoirie, ma mère n'y est pas allée, c'est lui qui a fait tout sans elle. Alors, il a gagné. Alors, quand il a fait appeler ma mère, il a dit : « Madame Didelot, nous avons gagné ! ». C'était une rude chose pour lui, vous savez, un jeune homme comme ça !

## A l'église

Nous allions à Saint-Michael, c'était l'église de notre paroisse, de notre quartier. Seulement, comme [dans] cette église, c'était

toujours de l'anglais, alors ma mère un beau jour dit : « Écoute, j'ai lu dans le *Courrier des États-Unis*..., j'ai vu une annonce. Dimanche, nous partirons nous deux, c'est un peu loin mais tant pis, nous irons et nous verrons ce que c'est ». C'était loin vous savez, près de Madison Square... Nous voilà arrivées devant cette église et puis ma mère dit : « C'est catholique, il y a une croix ! ». Nous rentrons, il y avait le pasteur - on a su que c'était le pasteur après ! - qui était à l'entrée qui recevait ses... clients quoi, et puis, alors, ma mère s'est annoncée : « Je suis française et nous aimerions, j'aimerais une fois écouter un sermon en français ». Alors, il était très gentil, il était de Sarre-Union, monsieur Wittmeyer, il avait une barbe blanche comme ça; un bel homme, vous savez. Alors, quand il a entendu qu'on était françaises, vous pensez, on a été bien reçues... Alors, on y allait tous les dimanches.

### **La Prohibition<sup>(3)</sup>**

Une fois [pendant la guerre] il y avait la musique allemande, avec leurs gros cuivres, qui venait dans les quartiers jouer de la musique. Ma mère regarde par la fenêtre, elle avait entendu ça et c'était pas agréable... elle leur a jeté de l'eau et puis elle s'est retirée. Oh, elle était furieuse !

Le samedi et le dimanche on ne sortait pas, mes parents ne sortaient jamais. Mon père rafistolait les chaussures : j'avais des frères qui en brisaient... C'était cher à l'époque et puis comme il ne travaillait pas, alors, vous savez, il avait tout ce qu'il fallait pour ressemeler et tout. De temps en temps, nous allions le samedi chez nos amis Marchal, à leur tour ils venaient chez nous; c'était la Prohibition à l'époque. Alors, la Prohibition, c'était une chose terrible, parce que vous savez, les Français aimaient bien leur verre de vin, monsieur Marchal aussi. Alors, que faisait mon père ? Il achetait de grands cageots de raisins secs et puis alors... il distillait. Il avait son petit vin et puis avec ce qui restait, le résidu, - comment qu'on appelle ça ? - il faisait son eau-de-vie. Il s'était fait un petit alambic avec une bouilloire, et puis il avait mis un tuyau en cuivre, et puis il y avait de l'eau qui rafraîchissait le tuyau et on voyait l'eau-de-vie qui coulait, oh, la la... C'était formidable. Et puis alors il la repassait de nouveau une deuxième fois pour la raffiner, et on avait de l'eau-de-vie comme de l'eau de roche. Alors, quand le père Marchal venait : « Mon vieux, t'auras de l'eau-de-vie » que lui disait mon

3) La Prohibition, décrétée en janvier 1919, dure jusqu'en décembre 1933. La fabrication, la vente, le transport, l'importation, l'exportation et... la consommation de boissons alcoolisées étaient interdits.

père. Alors devant lui il lui faisait marcher son système. Il fermait les portes, naturellement, c'était défendu, hein...

## **Le retour**

En 1921 nous sommes revenus par rapport à la santé de mon père. C'était sa santé qui n'allait pas. Le docteur a dit : « Si vous retournez chez vous en France, il a des chances de vivre encore quelque temps... ». En effet, il a vécu encore neuf ans, et puis après il est mort... D'un coup, ils ont décidé de rentrer. Ils se sont décidés comme ça. Moi, je ne voulais pas revenir, j'aurais pas voulu revenir. Mes deux frères étaient morts, [mais] j'ai eu deux sœurs qui sont venues au monde là-bas, en Amérique. Nous sommes partis à trois et nous sommes revenus à trois. Moi, j'aurais voulu rester là-bas...

Ma mère avait une amie, Madame Desbryères, ça c'était quelqu'un de bien. Elle avait été institutrice au service du roi Nicolas II de Russie, pour les enfants... Elle était au service, à l'époque, de Madame Carey. La Carey Society, c'était une société... pour la délinquance, vous voyez. C'étaient des gens excessivement riches et alors madame Desbryères, elle était logée donc dans cette maison et quand il y avait le Thanksgiving Day, Christmas et puis quoi encore..., c'était trois fois par an, elle faisait un repas de dinde dans cette maison, pour les jeunes gens-là, pour les remettre dans le bon chemin, vous voyez ? Elle m'avait demandé si je pouvais lui donner un petit coup de main pour emporter les plats sur la table. Alors vous pensez que j'y allais, hein, je l'ai aidée et ma mère aussi. C'était une personne très, très, très bien... Un été, elle a demandé à ma mère : « Écoutez, Madame Didelot, est-ce que vous pourriez me laisser Jeanne, pendant les vacances d'été, pour aller chez la sœur de madame Carey, madame Romjee. C'était pour causer français, tout le temps parler français à son petit garçon de sept ans... J'avais quinze ans, par là, alors je suis donc partie. Nous sommes partis de New York à Long Island et puis on est resté quelque temps à Long Island, puis après nous sommes partis près de Niagara Falls, chez la belle-mère qui avait une propriété magnifique. Tout le monde est parti, elle avait un wagon qu'elle avait loué pour elle toute seule, et de là nous sommes partis de New York à Toronto, de l'autre côté de Niagara River.

Et quand nous sommes partis, Madame Desbryères était au bateau et puis elle a dit : « Tu sais, Jeanne, si ça ne te plaît pas en France tu reviendras chez moi ». Et voilà, j'aurais tant voulu, j'aurais préféré rester... La traversée a duré dix jours, parce que le bateau était déjà un petit vieux. Nous avons pris le même, c'était *La Touraine*, nous sommes partis sur *La Touraine* et revenus sur

*La Touraine*<sup>(4)</sup>... Mon père a dit : « On était tellement bien qu'on repart avec puisqu'il est encore en service ». On voulait revenir sur un autre, je ne sais plus lequel, et puis, je ne sais pas, il y avait quelque chose, je ne sais pas si c'était déjà complet ou quoi... Il n'y avait qu'une classe, là, et puis dans le fond il y avait les troisièmes. Nous étions en haut, nous étions bien, très, très bien et nous avons tellement à manger, on avait tellement pitié de ceux qui étaient en troisième classe [que] nous allions leur apporter, en cachette, un petit peu... on leur prenait de notre nourriture, on [la] leur apportait en bas...

## **La France**

Nous nous sommes installés chez une tante, une demi-sœur de ma mère, en Eure-et-Loir, à Clévilliers. Nous nous sommes installés chez elle pendant que mes parents étaient venus ici à Abreschviller. Mon père voulait acheter une maison ici, vous comprenez, pour y rester. Et alors ils ont trouvé une maison au Faubourg, il avait le choix entre deux, une un peu plus bas et puis une au Faubourg. Il a dit : « Je prends le Faubourg parce que ça me rappellera notre propriété, la propriété de mes grands-parents, de mon père ». C'était à la Basse Frentz<sup>(5)</sup>. Il était près de ses forêts. Il n'a plus travaillé, vu son état, il est mort à 56 ans...

On était connus. On était un peu jaloués... Et depuis, eh bien voilà, nous y sommes... J'ai pleuré en montant le Faubourg. J'ai dit à ma mère : « Donne-moi de l'argent, que je reparte en Amérique ». Je ne voulais pas rester; pensez, à dix-huit ans, revenir dans un bled ! Maintenant le village est tout de même un peu mieux, mais à l'époque il y avait des fumiers devant toutes les maisons. Alors, vous pensez, pour moi qui avais vu une ville comme New York, alors là, je ne pouvais pas m'y faire. J'ai pleuré, je vous assure. Mes sœurs étaient encore jeunes... Alors mon père est mort... Ma mère a voulu leur donner une situation : elles ont fait l'école d'infirmières à Colmar, chez les sœurs de Saint-Joseph, et à quinze jours du diplôme d'état, la sœur aînée, la deuxième, est morte. Elle a eu la grippe, une grippe qu'elle a attrapée comme ça des malades, en les veillant le soir, en passant dans leurs chambres, simplement. Et cinq jours après, elle était morte... La plus jeune a fait son diplôme d'état, elle était infirmière dans l'armée, elle était

4) Construite aux chantiers de Penhoët (Saint-Nazaire), *La Touraine* est inaugurée en 1891, dans le bassin de l'Eure au Havre. Le navire (154 m de long, 9161 tx, 2 hélices, 12000 CV, 18 nœuds de vitesse moyenne) termine sa carrière de transatlantique en 1922. Il finit comme hôtel flottant à Göteborg.

5) Maison forestière entre Abreschviller et Lettenbach.



A.F.A.T.<sup>(6)</sup>, elle était en Allemagne, pendant la guerre, elle a voulu aussi faire sa part et puis, entre temps, moi je m'étais mariée. Mais elle était toujours fille, elle a été infirmière à l'hôpital militaire de Sarrebourg... Je me suis mariée en 23, mon mari était boulanger chez sa mère avec un autre frère plus jeune, et naturellement, ça ne pouvait pas marcher, deux frères, il fallait qu'il y en ait un qui saute. Mon mari a dit : « Nous partirons ». Et nous avons acheté cette maison, et depuis j'y suis. A part les années d'expulsion - nous avons été expulsés, n'est-ce pas, à Romans, dans la Drôme, cinq ans -, à part ça nous étions toujours ici. J'aurais tant voulu repartir en Amérique ! C'est pour cela que j'avais écrit à l'avocat de ma mère pour lui demander s'il pouvait discuter pour moi auprès du gouvernement, pour qu'on me paye un voyage en Amérique. Ma mère avait droit à un voyage, n'est-ce pas ? Tous les parents de militaires morts avaient droit à un voyage sur la tombe de leurs enfants, et alors ma mère dit : « Vu mon âge, tu iras à ma place, demande à Monsieur Rothschild ». J'ai donc fait une lettre en anglais et puis Monsieur Rothschild m'a dit que ça ne pouvait pas se faire. Et j'avais encore écrit ailleurs, à Paris, [mais] il n'y a rien eu à faire... Un pays riche comme ça aurait quand même pu me payer un petit voyage...

Si c'était à refaire, je partirais pour juste un aller-retour, mais plus pour y rester, parce que maintenant, pour rester là-bas, c'est plus l'Amérique d'autrefois, c'est plus l'Amérique de notre temps. Il faisait bon vivre, là-bas, ma mère serait là elle vous le dirait. Oh la la, ma mère se plaisait, je vous assure !... Maintenant, vous savez, avec ce qui se passe là-bas, ce n'est plus intéressant, je ne crois pas. Et puis, il faudrait déjà avoir de la famille, c'est pour ça que j'aurais tant voulu retrouver cet Auguste Marchal<sup>(7)</sup> pour un peu lui parler avant, lui demander si j'arrive là-bas, si j'aurais un pied-à-terre pour peu de temps, huit jours quoi...

### **Remembering English**

You'd like me to speak English, you'd like to *hear* me speak English, I didn't forget it... We came here in 1921 and since 1921 I didn't have the occasion to speak... When we were expelled, we lived near... I'd like to remember the name, that city... Valence. We went to Valence with my sister and we met American troops, and when I saw the Americans I was *crazy*, I thought I was in New York and I said to my sister : « There are American soldiers over

6) A.F.A.T. : Auxiliaire féminin de l'Armée de terre.

7) Fils du « père Marchal », marié, on s'en souvient, avec une Italienne.

there » and one of them heard me speak. « Are you American ? – No, I'm not American, I'm French. – Are you an American teacher ? No. I'm not an American teacher... » We couldn't explain anything, they had to hurry. I don't know where they were going... Here, there's nobody that speaks English. Nobody... I missed it, very much...

## **II - Philomène Bailly** (Niderhoff, février 1983)

### **Justin Hippy et Caroline Bailly**

Caroline Bailly, ma tante, s'est mariée avec Justin Hippy. Après le mariage, ils ont parti en Amérique. Et une jeune fille de Niderhoff a profité de partir avec eux pour faire le voyage... En cours de route, sur la mer, la jeune fille s'a mis à chanter : « Nous étions entre ciel et mer ». Alors tous les mousses et tous les marins [se] sont rassemblés autour d'elle sur le pont... Alors les voilà arrivés en Amérique, elle avait ses frères, la jeune fille, qui [y] étaient déjà, elle savait où se déposer, et ma tante, mon oncle Justin Hippy, il avait son chantier, il avait venu pour se marier, mais à condition que c'était pour repartir. Elle avait bien voulu, hein.

Alors bon, ils sont restés quelques années, ils ont eu un petit garçon qui est mort et après ils ont eu une petite fille. D'un coup, d'un coup, Caroline Bailly a dit à son mari : « Je ne veux plus rester, je veux rentrer au pays et je ne veux plus rester et je ne veux plus rester ». Alors ils se sont préparés pour revenir à Niderhoff. En cours de route - c'était sûrement encore le même bateau qui les avait emmenés -, voilà tout d'un coup un marin qui s'amène près d'eux et qui lui dit : « Tiens madame, vous rentrez au pays ? ». Au bout de combien d'années ! « Tiens, vous nous connaissez ? » « Eh oui, j'étais déjà sur le bateau quand vous avez parti. Oui, mais, ce que je voudrais savoir : et la jeune fille qui était avec vous ? » « Ah, écoutez, elle est restée, elle s'est mariée en Amérique ». Avec... c'était un du pays. Il n'y a pas longtemps qu'elle est morte...

### **Auguste Bailly**

C'était un beau soldat, voilà son ancienne photo, ce n'étaient pas de bonnes photos... C'étaient des beaux soldats. Quand il était libéré de militaire, il était rentré à la maison, voilà qu'on parle qu'on allait relever les réservistes. On était *Français*, c'était en 70. Réserve, comment que je veux vous dire, pour aller faire des périodes. Alors, Bailly Auguste a été appelé. Alors les chefs lui ont dit, à tous les mêmes : « Mes petits, ne pensez plus à vos *mamans*, vous êtes ici pour faire la guerre ». Alors, voilà la guerre de 70. Bon, on avançait,

Philomène Bailly (1898-1985) (2<sup>e</sup> à partir de la droite) avec ses parents (au centre), Auguste Bailly, l'émigrant (1845-1916) et son épouse, Marie Christophe (1860-1949), et un groupe de militaires allemands, 1918.

on gagnait la bataille, on les faisait reculer, on ravançait, toujours comme ça. Les voilà au siège de Metz. Mon père a été en... Il y avait deux généraux, Bazaine et MacMahon (vous savez ça, n'est-ce pas ?). Alors, on ne donnait rien à manger, et les sacs de farine, le fond des sacs pourrissait pour qu'on ne cuise pas le pain. [Il] a fallu que la ville de Metz se rende. Alors, Guillaume I<sup>er</sup> a gagné la guerre, Napoléon a perdu.

Bon, voilà la guerre finie, mon père a été fait prisonnier en Haute-Silésie. Ils auraient presque mangé des rats. Alors, voilà un grand convoi qui revient, il était dedans. Il arrête à Sarrebourg pour ceux qui voulaient descendre, mais mon père n'a pas descendu, il a reparti à Paris. Et puis quoi, le voilà dans la RÉVOLUTION. Et puis après, quand ç'a été fini, il a bien revenu à Niderhoff... Et puis, tout d'un coup, il a dit : « Je fais mes malles, je m'en vais en Amérique ». Il était garçon. Le voilà parti en Amérique, je ne sais pas s'il a resté deux ans, trois ans, je ne sais pas. Et puis, je vous ai raconté que la jeune fille avait été lui dire au revoir, qu'elle revenait...

Alors elle va trouver papa et elle lui dit : « Auguste, je rentre au pays, je viens vous dire au revoir ». « Tiens, qu'est-ce que vous avez pris pour un bateau ? » qu'il lui dit. « *La Bourgogne* ». « Eh bien, vous êtes une malheureuse, parce que, qu'il dit, elle a été en réparation »... Elle avait payé. Alors, huit jours avant qu'elle ne prenne le bateau, elle écrit chez ses parents, ici : « Je vous envoie mon argent, des fois que la bête n'arriverait pas ». Et ç'a été vrai : voilà un autre bateau qui vient comme quand deux autos se... tapent, il ouvre *La Bourgogne* en deux. Alors il y a eu qu'une dame sauvée qui avait une couronne de sauvetage. Elle s'appelait madame Lacasse. Voyez, moi je sais ça par mon père. On a dit : « Mon, la Marie Germain, la Marie Germain est morte, est noyée, la Marie Germain ! ». Et ils ont eu les *sous*, c'était envoyé avant. Y aurait fallu prendre un autre bateau.

Voilà, et puis tout d'un coup, bien sûr papa en a eu assez d'Amérique, le voilà revenu à Niderhoff. Et puis au bout d'un an il s'est marié avec ma mère...

La petite fille qui a revenu avec ses parents, elle s'a marié, sa mère a revenu encore son père, le frère était mort que je vous ai dit. C'était la mère du Paul Haumant, de Lorquin. Mais sa mère était vieille, alors elle s'est mariée avec un cultivateur, ici, mais elle est née en Amérique. Quand il fallait des papiers, soit à la mairie ou bien à l'église, [il] fallait écrire en Amérique. Elle s'a marié, il fallait des papiers, pour l'église aussi, elle avait été baptisée là-bas. Il y en avait beaucoup qui ne se mariaient que civilement là-bas, parce que c'était coûteux. Mais peut-être que c'est arrangé maintenant. Voilà...

\*        \*  
          \*

On ne sait pas très bien combien de temps Auguste Bailly a passé en Amérique. Il était bûcheron près de Boston, en Nouvelle Angleterre. D'après Philomène, il aurait quitté la Lorraine peu de temps après son retour de Paris, donc en 1872 ou 1873, et serait resté « deux ou trois ans ». Elle ajoute ensuite que le mariage de ses parents aurait eu lieu après son retour. Or Auguste Bailly a épousé Marie Christophe en septembre 1883 : il aurait donc séjourné en Amérique beaucoup plus longtemps, à moins qu'il n'ait émigré plus tard...

De toute manière, il ne se trouvait pas aux États-Unis au moment du naufrage de *La Bourgogne* et n'a donc pas pu parler à la pauvre Marie Germain avant la traversée fatale.

La perte de *La Bourgogne* - 14 ans avant l'accident du *Titanic* - avait fait grand bruit à l'époque et le fait que des compatriotes aient péri à son bord explique que Philomène - qui avait 5 mois au moment du drame - ait gardé en mémoire les récits entendus lorsqu'elle était petite. La presse régionale avait rapporté dans le détail la « terrible catastrophe en mer » - survenue à l'aube du 4 juillet 1898 - à partir du 8 juillet (*Courrier de Metz*). Éperonnée par un voilier anglais, *La Bourgogne* avait rapidement sombré, entraînant dans la mort quelque 600 personnes, parmi lesquelles tous les officiers et, chose inouïe, tous les passagers de 1<sup>re</sup> classe. Parmi les rescapés, recueillis par le navire abordeur, se trouvaient une majorité de matelots et une seule femme, Mme Lacasse. Aucun enfant n'avait été sauvé !

Dès le 9 juillet, le *Courrier de Metz* publiait une liste des premières victimes (209), le nom de Marie Germain n'y figure pas. Le 19 juillet, paraissait dans le *Saarburger Zeitung* l'entrefilet suivant : « +Hartzweiler, le 19 juillet. Le bruit court que des gens natifs de notre commune et voulant revenir de l'Amérique, où ils avaient émigrés (*sic*) il y a quelques années, ont péri lors du naufrage de la Bourgogne<sup>(8)</sup> »... A Niderhoff, le curé ouvrit le registre paroissial à l'année 1869 et, dans la marge de l'acte de baptême de Marie Germain - fille de Joseph Germain et de Thérèse Gérard, 22 juillet 1869 -, il écrivit : « Noyée en revenant de l'Amérique ».

\*            \*  
                  \*

On perd évidemment beaucoup à lire la transcription d'une relation *orale*, car il est malheureusement impossible de rendre le timbre de la voix, non plus que les exclamations et les rires qui ponctuent le récit. Madame Mayeur, par exemple, a conservé 60 ans - 70 ans puisqu'elle vit toujours - après son retour des États-Unis, où elle n'est jamais retournée, une pointe d'accent américain caractérisé par la diphtongaison des sons é en position finale. Philomène Bailly est morte en 1985. C'était un régal d'être reçu dans sa cuisine rustique et de l'entendre raconter, avec ses expressions et ses intonations du terroir. Simple, elle ne comprenait pas très bien l'intérêt que suscitaient les gens simples de son village, mais se prêtait de

8) Le lendemain (20 juillet), le *Metzer Zeitung* publiait une annonce similaire, en précisant que « la femme de Simon Dinier, qui avait émigré naguère avec son mari en Amérique, voulait rendre visite à sa famille accompagnée de ses deux enfants, dont l'un avait fait sa première communion à Pâques. D'après des lettres reçues ici entre temps, ces mêmes personnes étaient des passagers de l'infortuné navire et ont été englouties avec lui ».

bonne grâce au jeu de l'interview en replongeant, avec plaisir, je crois, dans ses lointains souvenirs.

Camille MAIRE

Je tiens à remercier M. Michel Christophe, de Strasbourg, qui m'a signalé l'article du *Saarburger Zeitung* et a mis à ma disposition la photographie de la page 263.